



HAL
open science

Les céramiques communes de l'Antiquité tardive en Gaule méridionale (IVe-VIIe s.)

Claude Raynaud

► **To cite this version:**

Claude Raynaud. Les céramiques communes de l'Antiquité tardive en Gaule méridionale (IVe-VIIe s.). 2005. halshs-00005044v2

HAL Id: halshs-00005044

<https://shs.hal.science/halshs-00005044v2>

Preprint submitted on 19 Oct 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Second International Conference on Late Roman Coarse Wares; Aix-en-Provence, 2005
(Actes à paraître aux British Archaeological Reports)

Les céramiques communes de l'Antiquité tardive en Gaule méridionale (IVe-VIIe s.)

Claude Raynaud, CNRS, UMR 5140

Mots-clé : céramique commune - Antiquité tardive - Gaule méridionale – Typologie - Diffusion

Résumé

Du IVe s. au VIe s., la vaisselle commune est alimentée par un ensemble de productions que l'on peut qualifier de "régionales". Cette dimension va de pair avec de nombreuses parentés, tant dans le répertoire des formes que dans le détail de la typologie, ces productions puisant l'essentiel de leur répertoire dans la tradition antique, ou encore dans le choix de privilégier les argiles kaolinitiques. Les techniques de cuisson entrent aussi dans cette ambiance avec l'abandon progressif de la cuisson oxydante, au profit de la cuisson réductrice.

Un autre facteur de permanence réside dans la continuité des importations de vaisselle commune. Si les importations méditerranéennes sont désormais bien connues et régulièrement attestées sur de nombreux sites, c'est aussi du Nord que provient une partie de l'approvisionnement. On se gardera cependant d'envisager avec la vaisselle septentrionale une filiation qui reste bien loin d'être établie tant que les données font défaut pour cerner ce tournant carolingien de la culture matérielle et technique.

A mes amis de la CATHMA, qui se reconnaîtront

A ce bilan nulle borne ne s'impose d'emblée, aucune césure ne marquant l'évolution des productions dont certaines, anciennes, déclinent lentement tandis que d'autres, appelées à les remplacer, s'imposent graduellement. On peut noter cependant que l'offre se diversifie et que la diffusion étend son rayon au cours du IIIe s. lorsque se diffusent au Sud des productions micacées de la haute vallée du Rhône ou de la région Lyonnaise. C'est seulement au IVe s. que le tournant devient sensible lorsque se développe l'usage de poteries kaolinitiques dont le répertoire morphologique traduit l'adoption de certaines formes rhodaniennes, aux côtés de types plus traditionnellement méditerranéens. S'il existe certains traits caractéristiques de la vaisselle tardo-antique, rien dans la technologie ni dans la morphologie ne laisse percevoir l'adoption d'usages nouveaux, la typologie restant dominée par des formes et des fonctions connues depuis le début de la période gallo-romaine.

A l'aval, il faut suivre l'évolution jusqu'au VIIe s., pour voir s'opérer la "médiévalisation" de la céramique avec l'adoption d'un nouveau répertoire délaissant le legs antique, processus particulièrement étudié en Languedoc (C.A.T.H.M.A. 1993; C.A.T.H.M.A. 1997), en Provence (Pelletier 1997) comme en Lyonnais (Boucharlat dir. 2001). Parallèlement, la consommation connaît un processus jalonné par la raréfaction puis la disparition des vaisselles fines, d'abord celles qui étaient produites en Gaule, céramique Luisante et DSP, puis les importations d'Afrique du Nord ou du Proche Orient. Progressivement, les VIe et VIIe s. ont vu la disparition de traditions de l'Antiquité, en particulier celle qui reposait sur l'utilisation d'un mobilier de service à pâte calcaire, désormais absent dans les dépotoirs domestiques. Si certaines poteries orientales parviennent encore au début du VIIIe s. sur quelques sites portuaires, essentiellement à Marseille, l'équipement domestique est désormais exclusivement constitué, pour de longs siècles, de céramiques communes siliceuses dont le répertoire se limite à des pots destinés à la fois aux pratiques culinaires et au stockage.

Quant au cadre géographique, s'il concerne au premier chef les provinces issues du découpage de l'ancienne *Provincia*, ainsi que la Novempopulanie à l'Ouest, la cohérence de l'étude imposait que l'on envisage aussi la diffusion aux marges septentrionales, particulièrement la région de Lyon et le Massif Central.

Depuis la première synthèse sur la Gaule méditerranéenne (CATHMA 1986), l'avancement des recherches a révélé certains traits méconnus mais les avancées restent inégales tant à l'égard des différentes productions qui ne bénéficient pas des mêmes enrichissements, qu'en regard de la géographie des travaux qui connaît encore des zones d'ombre. En effet, l'accroissement des fouilles reste lié essentiellement à l'archéologie préventive qui n'offre pas toujours un cadre propice à l'exploitation et à l'édition de la documentation. En conséquence, les publications demeurent insuffisantes et concernent essentiellement les villes de Narbonne (Solier dir. 1991; Ginouvez dir. 1997) et Marseille (Bonifay, Carre, Rigoir dir., 1998) ainsi que le village de Lunel-Viel (Raynaud 1990; Raynaud à paraître), auxquels ont été consacrées

les principales études. Des études plus ponctuelles mais en nombre concernent d'autres villes comme Nîmes (Raynaud 1983; Monteil 1993), Arles (Congès, Leguilloux 1991), ainsi que des établissements ruraux en Lunellois (Garnier et alii 1995), dans la vallée de l'Hérault (Mauné 1998; Barberan et alii 2000), les Corbières (Térés, Rigoir 2001), la Camargue (Tréglià 2004), le Var (Bérato 2003) et les Alpes maritimes (Pellegrino 2001, 2002, 2003). La situation est la même en Rhône-Alpes, en ville à Genève (Paunier 1981; Haldimann 1994) comme à Lyon (Ayala 1999; Horry 2000) ainsi qu'à la campagne (Ayala 1996; David-Elbiali, Paunier 2002; Laroche, Théolas 2003; André 2003);

Ces mises à jour touchent essentiellement la Gaule du Sud-Est, provinces de Narbonnaise et de Viennoise, auxquelles on peut annexer la région Lyonnaise parcourue par les mêmes courants. Par contraste, le bilan reste mince en ce qui concerne les provinces occidentales, Aquitaine et Novempopulanie où les études céramologiques restent limitées à l'interprétation de niveaux d'occupation ou de structures de production, à Toulouse (Catalo, Foy, Llech 1999) ou à propos d'ateliers de potiers à Eauze, Lectoure et Toulouse (Dieulafait et alii 1996). Pour l'essentiel, les données céramologiques demeurent inédites et le cadre de référence régional reste à établir.

Le même constat s'applique au Massif Central où faciès, centres producteurs, aires de diffusion et chronologie restent méconnus. Si de premiers jalons ont été posés grâce aux fouilles urbaines de Rodez (Boudartchouk, Llech 1993), à la campagne les fouilles préventives réalisées au cours des dernières années demeurent peu étudiées (Boudartchouk 1993). L'inégal avancement des études, la nécessité de se fonder sur une documentation lacunaire, gênent ou interdisent même l'établissement de parallèles ou de similitudes entre la consommation des différentes régions. Il reste à développer des recherches afin de combler le décalage des connaissances entre le littoral méditerranéen, les régions occidentales et le Massif central. En l'état, seul l'axe Saône-Rhône autorise de premières confrontations entre l'aire méditerranéenne et la Gaule continentale, afin de mesurer la pénétration réciproque des deux aires culturelles et des échanges à longue distance. Ce problème touche particulièrement les céramiques communes pour lesquelles il est difficile d'établir faciès et aires de diffusion tant que l'on ne dispose pas de monographies détaillées. Une telle entreprise reste à promouvoir, autant par de nouvelles études typologiques que par des analyses de laboratoire encore trop rares, ce qui demandera un travail collectif de longue haleine. Le présent bilan ne peut faire état que d'hypothèses d'attente.

Si l'essentiel de ce rapport concerne les céramiques communes produites en Gaule méridionale, j'ai aussi fait une place, liminaire, aux vaisselles communes méditerranéennes, et une autre, finale, aux productions continentales. In fine, je reviendrai sur les questions qui, transcendant les typologies et la chronologie, ouvrent le dossier de la culture matérielle et nous font passer de l'officine à la cuisine.

1. Les céramiques communes méditerranéennes

Depuis la période hellénistique, les importations de céramiques communes provenant de différentes régions méditerranéennes n'ont jamais tari en Gaule méridionale. Si ces arrivages sont particulièrement présents dans les régions côtières, les produits se diffusent aussi dans l'arrière-pays, quoique en moindre mesure et selon un gradient qui va déclinant vers l'Ouest et le Nord. Le vaisselier tardo-antique s'inscrit dans la tradition en conservant une bonne proportion de céramique commune, la plus courante restant la production dite "africaine de cuisine". Présente depuis les dernières années du I^{er} s., cette vaisselle n'a pas cessé d'équiper les cuisines jusqu'au Ve s., avec un répertoire stéréotypé qui n'a guère évolué : plats de type Hayes 23 et surtout marmites et couvercles Hayes 196-197. Si ces récipients restent présents à la fin de l'Antiquité, dès le IV^e s. leur diffusion n'apparaît plus uniforme : tandis que l'africaine de cuisine représente encore plus de 18 % de la vaisselle en Arles au début du Ve s. (Congès, Leguilloux 1991, 212), (qu'en est-il à Marseille ? Je n'ai rien trouvé dans le bouquin : Michel, peux-tu compléter ?) les habitats de l'intérieur demeurent moins fournis, en ville comme à la campagne. A Nîmes par exemple, l'africaine de cuisine des niveaux de la fin du IV^e et du Ve s. n'atteint pas 1,5 % de la vaisselle (Monteil 1993, 170-177), tandis qu'à Lunel-Viel ce chiffre ne dépasse guère 2 % (Raynaud 1990, 253-255) et qu'à Ambrussum sa présence devient virtuelle (0,28 %; Manniez, Mathieu 1998, 204). Si les importations africaines se maintiennent jusqu'à un VII^e s. avancé, par contre la vaisselle de cuisine n'apparaît plus après le Ve s.

D'Afrique provenait encore une gamme variée de vaisselle de cuisine ou de table, mortiers, pots et cruches, dont la C.A.T.H.M.A. a dressé la typologie et cerné la diffusion (C.A.T.H.M.A. 1991, types 1 à 15). Aux Ve et VI^e s., ces arrivages suivent les mêmes tendances que l'africaine de cuisine : principalement attestés dans les sites portuaires, Toulon, Marseille, Arles et Narbonne, ils restent très discrets dans les villes de l'intérieur et les établissements ruraux n'en livrent qu'exceptionnellement. Cette distinction entre diffusion littorale et rareté dans l'arrière-pays, caractérise dès la fin du IV^e s. l'ensemble des autres arrivages, céramiques communes tournées de méditerranée orientale (C.A.T.H.M.A. 1991, types 4, 5, 15, 16, 17, 23, 28), céramiques modelées des îles italiennes (types 7, 22, 25) ou espagnoles (type 26, initialement attribué à l'Italie).

Depuis l'étude pionnière de la C.A.T.H.M.A., la recherche des ateliers et la caractérisation physico-chimique des pâtes a permis de préciser les attributions, réévaluant la part des productions ibériques. Par ailleurs, l'étude d'un dépotoir portuaire à Port-Vendres offre une approche statistique des arrivages entre la fin du IV^e et le VII^e s. (Pasqualini, Tréglià 2003). Dans cet ensemble, si plus de 40 % des provenances restent indéterminées - ce qui donne la mesure de la marge de progression des recherches - les productions d'Afrique du Nord restent dominantes avec plus de 14 %, suivies des

céramiques de Mer Egée (12,4 %) puis des îles italiennes (Sardaigne, Sicile, Pantelleria : 11,2 %), du Proche-Orient (9,5 %), de l'Italie du Sud (5,5 %) et de l'Espagne (4,1 %).

Au sein de ce dépotoir, il est frappant de constater la faiblesse de la production de Gaule du Sud qui avec deux fragments seulement de vaisselle modelée provençale (ibid., 4) reste la plus faible contribution à ces courants maritimes. C'est en effet le reflet d'une diffusion de moyenne amplitude et qui visiblement n'emprunte guère la voie maritime, les céramiques gauloises conservant une diffusion régionale sur laquelle il faut désormais s'interroger. Si jusqu'à la fin de l'Antiquité, la Gaule méridionale recevait les produits les plus diversifiés du bassin méditerranéen, on ignore ce qu'elle exportait en échange, dans la mesure où ses productions artisanales ne semblent guère courir la mer.

2. Les céramiques communes de Gaule méridionale

Avant d'entrer dans la classification des productions régionales, je voudrais revenir sur les notions d'atelier et de production, notions élémentaires mais qui sont généralement confondues ou employées l'une pour l'autre, autant par convenance que par ignorance de la variabilité des différentes productions au sein d'un même atelier.

En première instance, la notion d'atelier comporte à la fois une unité de lieu et une chaîne opératoire. Elle désigne par conséquent le site où sont établies les différentes installations techniques permettant la fabrication de produits de terre cuite, poteries et/ou terres architecturales. Rien n'autorise donc à confondre l'atelier en tant qu'ensemble opératoire avec la ou les productions qui en sont issues.

En effet, une production céramique peut être définie comme résultant d'une série de choix techniques et morphologiques répondant à une commande et à des impératifs fonctionnels. En ce sens un atelier peut fournir, à la demande, une ou plusieurs productions : une production de vaisselle à cuire, une autre pour le service, une autre encore de terres cuites architecturales ou de récipients de transport, une production de lampes. Le développement des fouilles d'officines de potiers montre à quel point ces centres artisanaux s'adaptent à une demande en diversifiant leurs productions.

Peu connus encore, les ateliers méridionaux de l'Antiquité tardive soulignent cette ambivalence de la notion d'atelier, par exemple à Générac où furent produites au dernier quart IV^e s., à partir d'une argile calcaire commune à toutes les pièces, de la vaisselle engobée à décor estampé du type DSP, de la vaisselle commune sans engobe, des lampes à huile engobées imitant des modèles africains (Raynaud 1982). A la même date, les produits de l'atelier de la Quintarié, près de Clermont-l'Hérault, apparaissent plus contrastés et se partagent entre une vaisselle fine DSP à pâte calcaire et une poterie commune à pâte sableuse, les deux séries possédant des répertoires bien distincts (Barberan, Pomarède 2000). La même variété domine la production de l'atelier du Bourbou, près de la villa de Loupian, d'où proviennent à la fin du IV^e et au début du V^e s. bassines en pâte calcaire, vaisselle brune sableuse, tubulures et tuiles (Pelletier 2000, 249-250), mais on connaît aussi l'exemple d'une production homogène : dans la partie rhodanienne de la cité de Nîmes, le four unique établi au V^e s. dans la villa en cours d'abandon de la Ramière (Roquemaure, Gard), produisait uniquement de la vaisselle commune kaolinique (Barberan et alii 2002, 914-915).

Beaucoup reste à faire pour caractériser le cadre technique et l'organisation des ateliers de l'Antiquité tardive. Si les ateliers du Sud-Est que je viens de citer se trouvent éparés à la campagne, c'est par contre en ville que l'on trouve les ateliers du Toulousain et de Novempopulanie, à Toulouse, Eauze et Lectoure assurément, probablement aussi à Auch et à Cahors où les ateliers ne sont toutefois pas encore localisés (Dieulafait et alii 1996).

Une dizaine de productions ont été retenues pour rendre compte des principales tendances qui caractérisent la vaisselle commune méridionale. Inévitablement, mon choix s'est porté sur les céramiques les mieux identifiées et les mieux (ou les moins mal ?) datées. Ce faisant, j'ai essayé de couvrir l'ensemble des régions considérées mais des lacunes considérables subsistent, particulièrement dans le Sud-Ouest où les références restent rares et n'autorisent encore aucune perception des aires de diffusion et des faciès chronologiques.

2.1. La céramique commune claire

Cruches, pichets, plats, coupes et mortiers, entonnoirs et pots de fleurs aussi : une part essentielle de la poterie gallo-romaine provenait d'ateliers utilisant une argile calcaire cuite en atmosphère oxydante, dénommée habituellement commune claire ou commune calcaire. La poterie à pâte claire représente encore plus de 14 % du vaisselier d'Arles au début du V^e s. (Congès, Leguilloux 1991), tandis qu'elle oscille entre 16 et 25 % à Nîmes comme à Lunel-Viel (Monteil 1993, 170-183; Raynaud 1990, 254-255). Si l'on en juge par la variété des pâtes ainsi que par la diversité typologique, une multitude d'officines devait fonctionner dans le Midi comme dans les provinces voisines, diffusant largement leurs produits jusqu'à la fin de l'Antiquité. En raison même de cette diversité d'approvisionnement, de la difficulté à distinguer des provenances au seul examen oculaire, ainsi que de la longue durée de fabrication de certaines formes, cruches et mortiers notamment, la typo-chronologie n'est pas encore clairement fixée, le premier essai de classification demeurant peu convaincant (Dicocer 1993, 222-243).

Si la majeure part de ces productions sont dépourvues de revêtement, une production semi-fine à engobe rouge, brun ou gris, est bien attestée aux IV^e et V^e s. en Languedoc et dans le Sud-Ouest, représentant 2 à 7 % de la vaisselle à Nîmes comme à Ambrussum ou Lunel-Viel. Proche par sa pâte de la vaisselle sans engobe, elle s'en distingue néanmoins par un répertoire essentiellement composé de bols, cruches et gobelets, particulièrement fréquents dans les nécropoles (Dicocer

1993, 198-203; Raynaud à paraître, fig. 50, 52, 54). On y observe aussi des convergences avec le répertoire des vaisselles fines avec le bol caréné B6, voisin du type 16 en DSP sans que l'on puisse pour autant parler d'emprunt dans la mesure où la forme engobée précède l'apparition de son homologue en DSP. La céramique engobée est bien attestée par ailleurs dans le Sud-Ouest, grâce notamment aux fours découverts à Toulouse, Lectoure et Eauze où furent produits des plats s'inspirant des sigillées africaines Hayes 59B et 61A (Dieulafait et alli, 1996, 267).

En Languedoc où leur étude est la plus avancée, les productions à pâte calcaire, avec ou sans engobe, connaissent un déclin rapide au Ve s. puis ne se trouvent plus qu'à l'état résiduel au VIe s. (Raynaud 1990, 242).

2.2. La céramique non tournée

La tradition protohistorique de la céramique modelée a connu divers avatars à travers les régions méridionales. Abandonnée dès la période augustéenne en Languedoc rhodanien, la céramique non tournée réapparaît seulement et brièvement de la seconde moitié du IIIe s. au début du Ve s. (Dicocer 1993, 331-332). Quoique toujours minoritaire, cette vaisselle est régulièrement représentée, tant en contexte d'habitat que dans les nécropoles, dans un arc littoral entre Rhône et Aude et jusqu'au Tarn (Pons 1998), sans que l'on puisse encore affirmer qu'il s'agit d'une même production, le ou les atelier(s) de production n'étant pas connu(s). Son répertoire restreint connaît deux formes seulement : plats et urnes, déclinés en plusieurs modules de facture rustique, à pâte feuilletée micacée, peu solide.

La technique du modelage demeure par contre permanente tant à l'Ouest, de l'Hérault (12 % encore à la villa de Vareilles au début du IIe s., selon S. Mauné) à la vallée de la Garonne (Génin à paraître), qu'à l'Est où une production du Var se diffuse largement en Basse Provence, singulièrement du Ve au VIIe s. (Bérato 1998).

Loin de constituer une particularité régionale, la permanence de la céramique modelée ou sa réapparition aux IVe et/ou Ve s. s'insère dans le processus évoqué précédemment à l'égard des régions méditerranéennes, notamment en Italie du Sud et en Espagne où plusieurs ateliers diffusent largement des céramiques non tournées dont la typologie, dominée par des formes élémentaires, plats, terrines et marmites, évoque la commercialisation de produits alimentaires qui restent à identifier. Loin de marquer un retour à une technique archaïsante, processus démenti par la permanence des productions de vaisselle fine, ce développement de la poterie modelée pourrait au contraire dénoter une massification des échanges autour de produits de grande consommation, dont la qualité technique restait secondaire en regard de leur usage : conserver et transporter. La seule singularité des productions de Gaule méridionale réside dans leur diffusion uniquement régionale.

2.3. La céramique à pisolithes du bas Languedoc oriental

Un temps éclipsées par les productions à pâte siliceuse, les poteries réfractaires kaolinitiques redeviennent prépondérantes à la fin de l'Antiquité dans la basse vallée du Rhône et le bas Languedoc oriental. Il ne s'agit plus, comme au haut Empire, d'une production rhodanienne (Dicocer 1998, 488), mais d'une variante dont plusieurs ateliers ont été localisés au nord-ouest Nîmes où se trouvent des gisements d'argile à pisolithes dont les analyse physico-chimiques ont établi la parenté avec les argiles kaolinitiques (C.A.T.H.M.A. 1986, 50). Grâce à une série de contextes de référence bien datés, cette poterie est devenue l'un des fossiles directeurs de la période tardo-antique en bas Languedoc. Caractérisée par une pâte à nodules ferrugineux, elle connaît les mêmes variantes de cuisson que les autres céramiques communes mais avec des couleurs généralement plus sombres : rose-brique à brun foncé pour la post-cuisson oxydante, gris à noir pour la post-cuisson réductrice.

La morphologie des vases renforce la singularité de cette production qui comporte un répertoire culinaire: plats, marmites, urnes, mortiers, mais aussi un service de table : assiettes, bols et pichets. Un autre trait distinctif réside dans la prépondérance des formes ouvertes, plats et marmites, dans la tradition antiquisante.

Apparue au dernier tiers du IVe s. puis devenue majoritaire au Ve s., la céramique à pisolithes marque un tournant dans la production de vaisselle commune en ouvrant la longue période de fabrication exclusive de poterie kaolinitique, trait majeur de l'artisanat du haut Moyen Age. D'abord exclusivement cuite en atmosphère oxydante jusqu'au milieu du Ve s., la production est plus variée ensuite, avant que la post-cuisson réductrice ne devienne exclusive vers le début du VIe s., nouvelle étape du processus de "médiévalisation" de la poterie. Cette évolution de la technique de cuisson constitue un indice chronologique significatif, la proportion entre vases à post-cuisson oxydante ou réductrice se trouvant étayée par les observations typologiques. La fin de cette production reste à situer vers le milieu VIe s., date à laquelle la poterie kaolinitique rhodanienne, sans pisolithes, redevient prédominante.

Les céramiques à pisolithes ont connu une large diffusion autour de l'épicentre nîmois : du littoral de Camargue jusqu'à la région d'Agde, l'arrière-pays de Montpellier à la grotte de l'Hortus et au Roc de Pampelune (Schneider 2003), dans le bassin de Thau (villa de Loupian) et la vallée de l'Hérault. C'est à Narbonne que se place le point le plus occidental recensé à ce jour (Raynaud in Solier 1991). Plus à l'Ouest, la vaisselle à pisolithes n'est pas attestée en Lauragais ni dans les Corbières où les faciès céramologiques sont bien cernés. Pourtant, "quelques fragments de céramique à pisolithes" sont mentionnés à Toulouse dans un contexte de la fin du IVe ou du Ve s., sans que l'on soit assuré qu'il s'agit bien de la production gardoise (Catalo et al., 1999, 7).

Vers l'Est, la production atteint Arles où elle est aussi bien représentée qu'à Nîmes. Bien présente à Aix (6,8 % de la vaisselle dans les fouilles du théâtre, info. N. Nin), elle faiblit à Eyguières, à Saint-Blaise et à Marseille où quelques fragments seulement sont attestés (C.A.T.H.M.A. 1986, fig. 14). Vers le nord, la diffusion est reconnue dans la région de Bagnols-sur-Cèze sur les oppida de Saint-Vincent (Gaujac), du Camp-de-César (Laudun) et à Lombren, ainsi que sur la rive gauche du Rhône dans la région d'Avignon. Dans l'Ardèche, plusieurs fouilles de la cité d'Alba en ont aussi livré (info. J. Dupraz et N. Clément).

Lorsque s'efface la céramique à pisolithes au milieu du VI^e s. ou un peu plus tard, l'essentiel de la vaisselle commune de la Gaule méridionale s'inscrit encore pleinement dans une ambiance antiquisante, notamment grâce à son répertoire varié. Le premier élément d'une "médiévalisation" de l'équipement culinaire et de table est cependant acquis: désormais la vaisselle est uniformément grise.

2.3. La céramique kaolinitique rhodanienne

Depuis le début de la période romaine, la céramique réfractaire kaolinitique n'a jamais cessé d'occuper une place privilégiée dans le vaisselier des régions rhodaniennes (Dicocer 1993, 488-499). La poterie kaolinitique est aisément identifiable par sa pâte blanche à gris clair, à surface noire ou grise présentant souvent des craquelures bleutées. Récipients culinaires autant que de stockage ou de service, une gamme diversifiée fut largement et durablement diffusée sur les deux rives du Rhône, depuis la Drôme jusqu'au rivage méditerranéen. L'organisation technique et économique de cette grande production rhodanienne demeure méconnue faute de fouille d'ateliers, ceux-ci étant seulement et très partiellement localisés par des repérages de surface, dans une aire de production que l'on délimite essentiellement grâce à la carte des affleurements d'argile kaolinitique (Alcama 1983, 151).

Un temps concurrencées par les ateliers nimois de poterie à pisolithes et par les ateliers de grise provençale, les produits rhodaniens demeurent à la fin de l'Antiquité l'un des principaux courants d'approvisionnement, servi par la voie fluviale. Les ateliers sont localisés tant en rive droite du Rhône, principalement dans l'Uzège, par exemple à Masmolène, que sur la rive gauche, notamment à Bollène (Thiriou 1986). Malgré des variations d'intensité au cours du haut Moyen Age, cette aire de production dominera l'approvisionnement du Midi jusqu'à la fin du Moyen Age et même au delà.

La poterie kaolinitique occupait une position hégémonique dans les régions rhodaniennes à partir du VI^e s., dans la région nimoise (Raynaud 1990) comme dans l'Ardèche et la Drôme (Alcama, Lagrand 1985), particulièrement dans le Tricastin (Odiot dir., 1992, 126-130). Vers le Nord, la vaisselle kaolinitique irriguait le sillon rhodanien jusqu'à Lyon où elle est attestée dans des niveaux du VII^e s., quoique en faible quantité (Horry 1990, fig. 4). Coiffant l'ensemble des productions régionales, pisolithes, "Pabiran ou Maubert", grise provençale, la vaisselle kaolinitique était présente dans l'ensemble du Midi mais souvent en faible quantité, ce qui dénote une diffusion ramifiée à l'extrême à partir de nombreux ateliers dont la localisation et à fortiori la production restent méconnues. Doit-on attribuer une telle répartition à des filères de distribution parcellisées, ou bien à l'accompagnement d'autres produits, alimentaires ? Le mode de diffusion des produits artisanaux tardo-antiques demeure méconnu.

2.4. La céramique grise provençale

Cette production est bien connue grâce aux nombreuses études qui lui ont été consacrées, tant sur les sites producteurs comme l'atelier de Gardanne (Pelletier et alli 1991), que sur les habitats consommateurs à Saint-Blaise, Eyguières ou Marseille, pour ne citer que les principaux (Pelletier et alli 2000; Pelletier, Vallauri 1994, 161-187; Pelletier in Bonifay et alli, 216-222). Plusieurs synthèses ont précisé les traits généraux de la production et de sa chronologie (Pelletier et alli 1995; Pelletier 1997). Il s'agit d'une poterie à pâte réfractaire siliceuse, qui se distingue des productions kaolinitiques rhodaniennes par son aspect plus grossier avec des parois rugueuses et un tournage peu soigné, donnant un aspect général fruste. Le seul atelier connu est celui de Gardanne, ce qui milite en faveur d'une aire de production dans l'arrière-pays de Marseille.

Diffusée principalement du Ve au VII^e s., du littoral jusqu'à la région alpine, cette céramique adopte une typologie voisine des productions kaolinitiques au sein de laquelle on retrouve le vaisselier de tradition antique dominé par des pots et des bols, des mortiers moins fréquents, tandis que pichets et cruches restent plus discrets. Le répertoire se singularise néanmoins par les pots à panse globulaire, les bols et marmites à panse hémisphérique profonde, les épaulements arrondis, traits peut-être influencés par les marmites et les pots de méditerranée orientale, si largement rencontrés dans la région marseillaise. Si la production se poursuit durant le haut Moyen Age sans que l'on sache s'il s'agit des mêmes ateliers, le VII^e siècle amorce un tournant avec l'apparition des bords en poulie et en bandeau, ainsi que les premiers fonds convexes annonçant le répertoire médiéval.

2.5. Les céramiques communes brunes liguro-provençales (avec E. Pellegrino)

Les fouilles de Vintimille avaient permis dans les années 1950 d'identifier une céramique à pâte brune granuleuse de l'Antiquité tardive, qu'un dépôt d'atelier semblait rattacher à une production locale (Olcese 1989; 1992). Par la suite, l'étude du mobilier de l'oppidum de Saint-Blaise révéla la présence d'une céramique culinaire à pâte rouge qualifiée de

"production italique, ligure et/ou indéterminée" (Vallauri 1994). Les analyses physico-chimiques réalisées par M. Picon ayant montré une composition analogue à celle de Vintimille, l'origine ligure fut retenue dans la classification des céramiques communes méditerranéennes (CATHMA 1991, 42). La diversité des pâtes, des traitements surface et du répertoire des céramiques à pâte brune, permettaient cependant d'envisager plusieurs sources d'approvisionnement. La découverte de ratés de cuisson à Mandelieu (Rivet 1990) ainsi qu'à Cagnes-sur-mer (Pellegrino 2003) acheva de mettre à mal l'hypothèse d'une l'origine ligure exclusive. Désormais s'impose plutôt l'impression d'une production peu normalisée, provenant d'une multitude d'ateliers à la diffusion limitée mais liés par des techniques et des traditions communes. A côté des produits de Vintimille et de sa région, qui semblent majoritaires, on distingue trois ateliers à Mandelieu, Cagnes-sur-mer (Alpes-maritimes) et au Thoronet (Var) où trois fours des Ve-VIe s. ont été identifiés (Pelletier 1997, 120-122). Les nombreux rebuts de cuisson liés à cette officine révèlent une production préférentiellement cuite en atmosphère oxydante, mais où règne une grande variété de cuisson donnant des tons gris, brun, orangé ou beige.

Cette céramique liguro-provençale était amplement diffusée sur une large bande littorale courant de Toulon à Savone et couvrant au delà l'ensemble de la Ligurie (Pellegrino 2001). Diversifié, son répertoire comportait une majorité de petits pots à feu pansus à deux anses, des écuelles hémisphériques à oreilles, différents types de coupes ou faitouts à panse arrondie ou carénée, des couvercles, quelques mortiers à collerette, tandis que les formes fermées restent rares (Pellegrino 2002). La production se caractérisait en outre par des épaulements fréquemment cannelés ainsi que par la récurrence des bords à méplat ou marqués d'une rainure. Passé le VIe s., l'évolution de l'approvisionnement liguro-provençal reste à étudier.

2.6. De l'Hérault à la Garonne, les céramiques à grains de quartz.

L'ampleur de l'aire ici considérée ne correspond à aucune réalité mais découle de la faiblesse des études céramologiques qui n'autorisent pas encore l'identification de faciès régionaux. La vaisselle commune de la fin du IIIe et du IVe s. apparaît dominée par une gamme de productions siliceuses à parois lissées ou lustrées, attestées de Narbonne (Solier dir. 1991) à Rodez (Boudartchouk, Llech 1993, 156) avec un large répertoire issu des productions du haut Empire: mortiers à collerette, bols hémisphériques, urnes ovoïdes à bords facetés. Les premiers jalons disponibles ne permettant pas de cerner la ou les aires de production et de diffusion, les "faciès" que je vais évoquer conservent des contours encore incertains dont l'affinement nécessitera des études approfondies.

A partir de la fin du IVe s. et aux deux siècles suivants, le bas Languedoc occidental et la région Toulousaine, ainsi que la région des Causses, voient se diffuser une poterie siliceuse grise à noire qui se caractérise particulièrement par son dégraissant grossier de grains de quartz et de calcite. Tournée sommairement et comportant de nombreuses irrégularités, cette production est nommée tantôt céramique de "Maubert", tantôt céramique de "Pabiran", du nom des établissements où cette céramique fut pour la première fois identifiée, le four du Maubert sur le Causse Noir (Bourgeois 1979, 250; Boudartchouk 1999; Carme, Pédoussaut 2003) et la villa de Pabiran dans la plaine du bas Languedoc (Mauné 1998). Si de nombreuses similitudes rapprochent ces deux productions, au point qu'il est difficile de les départager par un simple examen visuel, aucune analyse physico-chimique n'autorise pour l'heure à envisager une origine commune. On pourrait donc envisager une dénomination plus neutre : "céramique à grains de quartz".

Outre leur pâte et leur aspect rustique, ces deux "groupes" partagent un répertoire restreint à trois types principaux, le pot globulaire à bord en poulie ou plus rarement à bord mince, qui représente selon les sites de 50 à 80 % des pièces, la jatte ou bol caréné et le mortier à collerette. On trouve aussi quelques bols hémisphériques, des couvercles tronconiques ainsi que plus rarement des cruches à bec pincé (Carme, Pédoussaut 2003). Si les formes fermées et les mortiers s'inscrivent dans le répertoire commun à l'ensemble des productions méridionales précédemment évoquées, au contraire la jatte carénée s'écarte de ce cadre et, tout en appelant un parallèle avec le type B6 en céramique engobée, évoque une forme plus continentale que l'on retrouvera dans la production du Val de Saône.

Attestée du Ve au VIIe s. (Bourgeois 1979, 250), la céramique à grains de quartz est diffusée dans une vaste région s'étendant du Rouergue, où se trouve le seul atelier actuellement localisé, jusqu'aux Corbières et au Roussillon, au Sud. La diffusion faiblit vers l'Est dans la région de Loupian où elle est peu attestée dans la villa des Prés-Bas, mais on la retrouve jusqu'à Maguelone. A ce jour, elle n'est pas connue dans la région de Nîmes ni en Provence. Vers l'Ouest, une production grise siliceuse est attestée à Toulouse au Ve s. avec un répertoire limité à trois formes, pot ovoïde à bord en poulie, bol hémisphérique et mortier à collerette (Catalo, Foy, Llech 1999). "Proches d'exemplaires mis au jour à Rodez" (sic), ces poteries esquissent un faciès toulousain qui pourrait s'apparenter à la production à grains de quartz, mais les documents comparatifs font encore défaut pour étayer une telle identification.

A côté de cette vaisselle dominante, l'examen visuel de l'abondant mobilier de la grotte de l'Ourtiguet, près de Millau (Pujol 1996) fait apparaître deux variantes ou productions distinctes. La première se caractérise par une pâte kaolinique fine sans dégraissant apparent, à surface grise craquelée bleuté, ainsi que par une réalisation soignée donnant des parois régulières et des bords finement dégagés. La seconde possède une pâte siliceuse à cuisson oxydante donnant des tons brun-orangé à brun foncé, ainsi que des formes marquées par des cols étroits à petits bords. Si elles entrent dans la même typologie que le groupe dit de Maubert, ces productions attirent l'attention sur la nécessité

d'étoffer le cadre de référence dans ces régions en publiant l'importante documentation mise au jour par les fouilles au cours de la dernière décennie.

Première confrontation, premières constatations : l'aire de diffusion des céramiques à grains de quartz ne représente pas une entité homogène, mais chevauche au contraire la diffusion de la céramique à pisolithes dans sa partie occidentale. D'autre part, on peut noter, contre l'idée d'une économie imbriquée dans le politique, l'indépendance de la diffusion des poteries à l'égard des cités gallo-romaines et des subdivisions mérovingiennes : en aucun cas on ne peut parler d'un marché nimois pour la céramique à pisolithes, pas plus que la poterie "à grains de quartz" ne se cantonne à la cité ruthène.

2.7. Diversité des productions, homogénéité du faciès Rhône-Alpin

Les études consacrées au mobilier de l'atelier de Portout, de l'habitat de hauteur du Châtel d'Arrufens, de l'établissement de plaine du Bivan, des habitats du pays Lyonnais, ou encore celui du quartier Saint-Jean à Lyon, permettent d'esquisser un premier bilan sur le vaisselier tardo-antique de la région entre Lyon, l'Isère et le lac Léman (Pernon 1990; Ayala 1996 et 2000; Faure-Boucharlat dir. 2001; David-Elbiali, Paunier 2002).

Entre le milieu du IV^e et le milieu du V^e s., s'impose l'homogénéité de productions dont la typologie apparaît voisine de celle des céramiques méridionales (Ayala 2000, fig. 25-26). Malgré cette apparente unité, tout incline à envisager de multiples provenances. Par exemple, au IV^e s. le seul établissement rural du Bivan révèle sept productions distinctes provenant de plusieurs officines (Ayala 1996, 262). Cette considération n'enlève rien à la convergence révélée par la typologie des poteries et par leurs caractères techniques. Ces derniers font apparaître la domination de la céramique à pâte sableuse, dure et rugueuse, parfois nommée "grossière" (David-Elbiali, Paunier 2002, 125) avec deux variantes imputables au mode de cuisson, oxydante pour les pâtes rouges ou brunes, réductrice pour les pâtes grises ou noires.

Comme au haut Empire, les différentes productions sont dominées par les formes ouvertes, assiettes tronconiques et marmites à panse hémisphérique, majoritairement caractérisées par des bords en amande ainsi que *ollae* perpétuant un type ancien à panse ovoïde (ibid., 213; Ayala 1996, fig. 3). Ce répertoire évolue peu au cours du IV^e siècle mais une tendance se fait jour dans le choix du mode cuisson avec la progression sensible des poteries grises; faisant presque jeu égal à Lyon au IV^e s., les poteries réductrices deviennent ensuite majoritaires tandis que les productions rouges stagnent autour de 30 % (Ayala 2000, 231). C'est probablement durant la seconde moitié du V^e s. que s'opère le basculement vers l'hégémonie de la vaisselle grise mais on doit envisager des décalages régionaux, le processus intervenant plus tôt à Arrufens où la poterie est uniformément grise dès le début du V^e s., tandis qu'à Lyon le phénomène s'opère seulement au cours du VII^e s. : représentant 74 % de la vaisselle commune à la fin du VI^e s., la poterie grise atteint un score de 83 % au siècle suivant (Horry 2000, 18-23). Le vaisselier est dès lors dominé par les pots globulaires tandis que les formes ouvertes perpétuent un répertoire commun à l'ensemble des régions rhodaniennes, jusqu'à la Méditerranée : gobelets tronconiques, bols carénés à lèvre en amande, mortiers hémisphériques à collerette.

Autre évolution notable, le répertoire s'appauvrit avec l'étiollement des formes ouvertes, en nette récession à partir du VII^e s. ainsi que le montre le mobilier de Lyon, tandis que les formes fermées désormais majoritaires, voient apparaître le bord en poulie (Ayala 2000, 245 n° 174-176) qui dominera le faciès des VI^e et VII^e s. avec deux "générations" successives que l'on identifie à la morphologie des bords, épais et triangulaires (1^{ère} génération) ou en bandeau mince (2^{ème} génération). Équilibré autour de 55 % de formes fermées pour 45 % de formes ouvertes au VI^e s., le rapport bascule au siècle suivant lorsque les pots atteignent 89 % du total (Horry 2000).

Diversité des productions mais homogénéité du faciès : par les traits que l'on vient d'évoquer le "faciès" Rhône-Alpin partage les tendances générales observées dans l'ensemble de la Gaule méridionale, même s'il reste alimenté par des ateliers régionaux. Pour l'approvisionnement de la ville de Lyon, plusieurs officines sont envisagées en Beaujolais et en rive de Saône, l'analyse permettant d'identifier, au sein du mobilier de Saint-Jean, six pâtes distinctes au cours de ces trois siècles (ibid., 18). Au niveau régional, de nombreuses similitudes apparaissent dans la morphologie et les modes de cuisson qui entrent dans une ambiance rhodanienne où la vaisselle grise d'Arrufens rappelle bien des traits observés sur la poterie kaolinique de la région ardéchoise ou encore les productions à pisolithes de la région nimoise.

Mais alors que disparaît la vaisselle brune rhodanienne, seule désormais la poterie bistre du Val de Saône va perpétuer durant un à deux siècles la production et l'usage des *ollae*, des bols carénés et des mortiers à pâte claire, dans la tradition antique.

3. Les céramiques de Gaule continentale

Si l'on connaît la diffusion des produits méditerranéens le long du sillon Rhône-Saône, tardivement et modestement attestés sur quelques sites urbains de la Gaule Belgique, la diffusion des céramiques d'origine continentale est restée peu étudiée jusqu'à ces dernières années dans les régions méridionales, où ces produits étaient considérés comme quantité négligeable. Ces arrivages sont désormais mieux pris en compte et leur volume, certes modeste, apparaît plus sensible cependant qu'on ne le supposait. De premiers éléments offrent la possibilité d'élargir la réflexion sur les échanges tardo-antiques au delà du tropisme méditerranéen et d'envisager, à rebours, la circulation des produits continentaux.

3.1. Les ateliers du val de Saône

Aisément identifiable grâce à sa couleur brun clair à bistre ainsi que sa pâte granuleuse incluant parfois des grains de chamotte, cette vaisselle à cuisson oxydante fut d'abord dénommée "groupe I de Sevrey", du nom de l'atelier découvert dans les années 1970 près de Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), dans le secteur de la forêt de la Ferté (Renimel 1974). Par la suite, l'appellation plus large de "produit du Val de Saône" entretint la confusion entre aire de production et région de diffusion, de sorte que l'on emploie désormais le qualificatif plus neutre de "céramique bistre" en raison de sa couleur caractéristique, autant que pour éviter de circonscrire trop vite une production à laquelle les premières analyses attribuent plusieurs origines probables. La connaissance de cette production a progressé au cours des dernières années, grâce à son étude sur de nombreux habitats (Horry 2000; Faure-Boucharlat dir. 2001), autant que par sa caractérisation physico-chimique ainsi que par une première étude de sa diffusion (Mani à paraître). Dans le même temps, les conditions et la chronologie de la production se précisaient sensiblement grâce à la fouille d'une partie de l'atelier des Tupiniers, à Sevrey (Delor-Ahü, Simonin à paraître).

Avec un répertoire restreint dominé par des *ollae* ou pots globulaires à lèvre en poulie ou en bandeau, des bols carénés, des petits mortiers à collerette ainsi que de rares cruches (fig. 2), cette production entre dans un fonds commun à l'ensemble des productions gauloises tardo-antiques, se distinguant toutefois par des bords plus arrondis que ceux des productions méridionales, par le façonnage des fonds légèrement creux et possédant un talon externe irrégulier, ainsi que par la fréquence des décors à la molette qui demeurent très rares sur les poteries du Midi avant la période carolingienne. A cette production se rattachent des vases biconiques dits "burgondes" qui lui donnent une touche plus franchement mérovingienne.

Cette vaisselle commune se trouve très régulièrement attestée du Ve au VIIIe siècle, tant en habitat que dans les nécropoles, dans une vaste région excédant largement l'aire de production pour gagner, depuis la vallée de la Saône, la vallée du Doubs jusqu'au Jura Suisse à l'Est, tandis que vers le Sud elle emprunte la vallée du Rhône. A l'Ouest au contraire, la diffusion ne semble pas atteindre le bassin parisien, tandis qu'au Nord ni l'Alsace ni la Lorraine ne semblent concernées (Châtelet 2003, 236). Abondamment utilisée à Lyon ainsi que dans son arrière-pays, la céramique bistre est désormais signalée jusqu'au littoral provençal, de Marseille à la Camargue (Trégliat 2004), de même qu'en Septimanie à Lunel (Garnier et alii 1995, fig. 11 n° 12) et à Maguelone (fouille Cl. Raynaud; inédit). Si les quantités attestées restent faibles en proportion des productions régionales, si la chronologie de ces arrivages reste à préciser - dès le Ve siècle ou seulement aux VIe et VIIe siècles, plus tard encore ? - la diffusion demeure sous-évaluée en raison de la méconnaissance de cette céramique jusqu'à une date récente. Un premier sondage avec J. Piton dans les réserves du musée d'Arles m'a permis d'observer (sans surprise) sa présence, et il serait étonnant en regard des sites déjà recensés, qu'une enquête approfondie dans les collections d'Avignon, Orange ou Nîmes ne révèle pas d'autres pièces. Plus à l'Ouest, l'enquête reste à entreprendre de Béziers à Narbonne, ainsi que vers l'Est de Toulon à Olbia. Sur les sites méridionaux où elle est connue à ce jour, cette vaisselle est essentiellement représentée par des *ollae* ainsi que par quelques mortiers, tandis que les coupes carénées et les vases biconiques demeurent absents en l'état de l'inventaire.

La diffusion jusqu'au littoral méditerranéen de ces productions, dont l'origine saônoise (plusieurs ateliers ?) reste à préciser par des analyses physico-chimiques, revêt un intérêt particulier car elle étaye la réalité d'une circulation des denrées dans le sillon Saône-Rhône. Si au VIIe siècle le tonlieu du port de Fos révèle la permanence d'un approvisionnement en épices orientales, si en 732 un privilège de l'abbaye de Saint-Denis décrit les étapes du transport depuis Fos jusqu'à Chalon, par le sillon Rhône-Saône, si des monnaies anglaises sont présentes dans un trésor de Cimez vers 737 (Duby 1969, 62, 70, 103), on s'interroge encore sur les modalités et sur l'intensité d'une circulation n'ayant reçu qu'une fragile confirmation archéologique, à travers quelques amphores égrenées jusqu'en Bourgogne. Ces données ténues, discutables au point que Duby invitait à ne pas "surestimer l'importance du commerce" (ibid., 7), prennent un éclairage singulier dès lors que l'on peut étoffer le dossier avec des céramiques communes, plus largement diffusées et plus fréquemment attestées que la vaisselle fine ou les amphores, et offrant de ce fait la possibilité de cartographier des échanges d'une ampleur mésestimée à ce jour. Plus généralement, une telle diffusion offre la possibilité de décloisonner les recherches sur l'économie tardo-antique en insérant les régions méditerranéennes dans des courants qui partent ou qui gagnent la Gaule mérovingienne. Dans cette perspective, la céramique bistre du Val de Saône acquiert le rang de document majeur pour l'archéologie de la moitié orientale des Gaules.

3.2. Des apports, une influence nordique ?

Aux VIe et VIIe siècles, l'irruption en Gaule méditerranéenne de céramiques produites en Bourgogne pose ou repose la question des influences ou des apports liés au phénomène des "grandes invasions". En première approche, je ne peux manquer de relever la coïncidence de cette diffusion, encore très succinctement jalonnée, avec l'extension du royaume Burgonde au début du VIe s., auquel il faut ajouter la bande littorale de Marseille à Maguelone. On connaît les limites de ce type de "collage" d'une aire de répartition archéologique sur la carte politique : que nous apprend-il hormis l'imprécision d'une cartographie autorisant toutes les extrapolations ? D'un tel télescopage, retiendra-t-on l'idée d'une relation entre la mainmise burgonde et des flux commerciaux ? Je note en premier lieu que, si elle fut produite au cœur

du royaume des Burgondes, la céramique bistre ne doit rien à la "culture" burgonde mais perpétue au contraire une technologie et une typologie ancrées dans les traditions gallo-romaines, dans un répertoire dont j'ai montré l'ubiquité en Gaule méridionale. Seuls peut-être les vases biconiques, si caractéristiques des faciès mérovingiens, pourraient témoigner d'une "ambiance germanique", encore qu'il n'est guère difficile de leur trouver certaine parenté avec des productions gauloises comme la céramique estampée DSP dont la forme 18 présente aussi un profil biconique. Quant au courant d'échange, sa nouveauté ne tient qu'au sens de la diffusion si l'on veut bien se souvenir de ce que l'axe Rhône-Saône formait, depuis des siècles et bien avant la conquête romaine, un axe de pénétration. Si l'on connaît surtout l'exemple des céramiques méditerranéennes gagnant le Nord, on doit bien penser que les transporteurs chargés de cette diffusion ne retournaient pas à vide. En regard de la fréquence des arrivages de sigillée Claire B d'abord puis de la Luisante des ateliers savoyards dans le quart Sud-Est de la Gaule, la diffusion de la céramique bistre ne fait qu'introduire un petit saut d'échelle. Était-ce même une première alors que l'on soupçonne une origine bourguignonne (de Gueugnon ?) pour les céramiques à engobe micacé identifiées à Lunel-Viel (Raynaud 1990, 229), Arles et Lattes dès le II^e siècle ? Insidieusement, la question des courants commerciaux tardifs invite donc à s'interroger sur les silences et les lacunes de la céramologie des époques antérieures, que l'on aurait tort de supposer exemptes de zones d'ombre.

Ces considérations n'autorisent pas pour autant à éluder la question initiale, une question posée dès 1965 par S. Gagnière lorsqu'il étudiait le mobilier funéraire de la basse vallée du Rhône. Cet auteur établissait un parallèle entre les pots (ou "pégaus") rhodaniens, dits "carolingiens" car ils étaient alors datés des VIII^e-IX^e siècles, et les pots à bec connus à pareille date dans le monde franc, qu'il proposait de considérer comme les prototypes des productions méridionales (Gagnière 1965, 94-97). L'idée s'imposait au sein d'un courant historiographique très influencé par les interprétations ethnicistes et par une vision "massive" des invasions qui auraient introduit d'amples changements dans les cadres de vie. L'hypothèse cependant demeurait fragile, étayée seulement par des considérations morpho-typologiques, par des comparaisons à grande distance d'Avignon à Bâle, ainsi que sur une chronologie incertaine, depuis contredite par des données qui placent la production des pégaus aux Xe-XII^e s. (C.A.T.H.M.A. 1997, 107).

Le dossier fut refermé dès les années 1970 sous l'effet d'un renouvellement des paradigmes d'une archéologie désormais plus tournée vers l'étude des évolutions régionales et des phénomènes de continuité. Dans la perspective résolument "méditerranéiste" qui guidait l'école animée par P.A. Février et G. d'Archimbaud, la question des apports ou des influences germaniques n'était plus d'actualité. Au sein des nombreuses études consacrées à la céramique médiévale, tout processus paraissait attribuable à des traditions régionales et/ou à des importations méditerranéennes (CATHMA 1993).

C'est du Sud-Ouest que vinrent les éléments permettant de rouvrir le dossier, grâce au développement de l'archéologie préventive. A Rodez d'abord, le dernier niveau d'occupation d'une boutique du forum livrait, associés à des "productions locales caractéristiques des VI^e-VII^e s." une dizaine de fragments appartenant à des vases biconiques à décor estampé de rosettes, en céramique tournée à pâte fine gris-beige à dégraissant de mica blanc, couverte noire interne et polissage externe. Des parallèles étaient établis avec du mobilier de la région rhénane (Boudartchouk, Llech 1993), mais M. Châtelet, interrogée à ce sujet, note que les pièces comparables par la forme et le décor sont plus nombreuses encore en Gaule du Nord, par exemple dans les nécropoles de Vron ou Novion-en-Ponthieu (Seillier 1986, fig. 10 n° 5 ; Piton, Schuler 1981, pl. 14 n° 13-15), et que l'épiderme noir interne est obtenu généralement par enfumage en fin de cuisson, plutôt que par ajout d'une « couverte ».

Parallèlement, plusieurs pots biconiques ainsi qu'un pot ovoïde à bec tubulaire étaient mis au jour dans des tombes du VI^e s. de la nécropole "franque" de l'Isle-Jourdain, 35 km à l'Ouest de Toulouse (Bach, Boudartchouk 1998, 217). Ce lot se singularise du précédent par sa typologie qui, bien que de "faciès mérovingien", emprunte à la tradition gallo-romaine la présence d'un pied élargi et d'un fond plat, ce qui distingue les pots biconiques de leurs voisins nordiques, sans pied et à fond creux (Seillier, Piton 1981, pl. 14-17). On ne peut donc décider s'il s'agit d'importations rhénanes ou bien d'imitations régionales, ou encore d'une évolution typologique « sous influence », les bols carénés n'étant pas absents des productions méridionales, en particulier en poterie kaolinitique (fig. 1 n° 16). Si l'analyse reste à affiner afin de préciser l'origine de ces poteries, leur association dans les tombes avec un mobilier d'armement et de parure ne laisse guère de doute quant à leur attribution à une population d'origine germanique. Malgré son caractère insolite, cette découverte ne doit pas étonner outre mesure dans une région où les textes stipulent la présence de contingents réguliers de population wisigothique puis franque.

De telles données invitent à reposer certaines questions. En premier lieu, s'agit-il de cas d'exception ou bien des premiers éléments d'une réalité encore mal cernée ? Si la première piste semble la plus probable en regard de la multiplication des fouilles, la faiblesse des études céramologiques dans le Sud-Ouest invite toutefois à conserver une marge d'appréciation à l'égard du phénomène. On ne peut invoquer le même argument dans le Sud-Est où un retour critique sur l'importante documentation disponible livre bien peu d'indices probants d'une "influence" germanique : je n'ai rien trouvé à Marseille, à Saint-Blaise ni à Lunel-Viel, mais en cherchant bien j'ai déniché deux pots carénés parmi le mobilier de l'habitat perché de Lombren (Gard), au VI^e s. S'il s'agit de poteries kaolinitiques tout à fait banales dans la région, la forme par contre, avec un col incurvé et un bec tubulaire détaché du bord, affiche une singularité sans précédent régional (C.A.T.H.M.A. 1993, fig. 4 n° 65, fig. 5 n° 97). Voilà qui laisse la question ouverte et permet d'en poser une seconde : la céramique peut-elle être utilisée comme révélateur d'une identité ethnique ou culturelle ? L'exemple précédent de la céramique bistre incite à un certain recul à l'égard de cette lecture de documents qui en eux

mêmes demeurent peu probants, et qu'il faudrait replacer dans une perspective d'ensemble de la culture matérielle et technique avec, outre la céramique, le mobilier de parure, les formes d'habitat, les techniques de construction comme les fonds de cabane, ... Après des décennies de "méditerranéocentrisme", il nous incombe désormais d'accepter l'idée d'un métissage Nord-Sud et d'en repérer les signes.

Conclusion

Cette première géographie des céramiques communes de la Gaule méridionale à la fin de l'Antiquité n'a pas manqué de souligner de nombreuses lacunes et des incertitudes plus nombreuses encore. Les premiers éléments manquent de sûreté, notamment la caractérisation des productions à l'égard de laquelle on ne pourra faire l'économie d'un programme d'analyses archéométriques. Si de premiers jalons sont posés, la cartographie des aires de diffusion reste à préciser au moyen d'une enquête systématique dans les collections, considérablement renouvelées par une décennie de fouilles préventives mais dramatiquement sous exploitées faute de publications analytiques.

Un premier constat s'impose : celui d'une continuité de la vaisselle commune tout au long de la période gallo-romaine. Tout en marquant des évolutions significatives, les techniques de fabrication, la morphologie et les usages des céramiques communes de la fin de l'Antiquité s'inscrivent dans le droit fil de celles du haut Empire avec lesquelles nulle césure n'est discernable. Si de "nouvelles" productions" et/ou de nouveaux ateliers apparaissent, cela se fait progressivement et non de manière synchrone. Seule exception, le vaisselier de la Provence orientale connaît pour sa part un net changement au IV^e s. lorsque la production brune ligure - qui pourrait être pour partie régionale - supplante d'anciennes diffusions locales ou de la proche région. De même le répertoire des vases produits ne révèle nulle irruption de nouveaux usages culinaires. Sans surprise, cette cartographie renvoie l'image d'une culture matérielle peu troublée par la nouvelle donne politique. Si Burgondes, Wisigoths et Francs dominent la géographie politique, les cadres de vie n'enregistrent pas de bouleversement majeur jusqu'au VII^e siècle.

De la fin du IV^e au VII^e siècle subsiste un maillage que l'on peut qualifier de "régional": des ateliers ou des groupes d'ateliers diffusent leurs produits à des distances comprises entre 100 et 200 km mais certaines productions sortent du cadre local, comme le montre la diffusion dans la région liguro-provençale ainsi que celle de la céramique du Val de Saône. La piste reste incertaine faute d'une cartographie plus assurée et d'éléments de comparaison avec le haut Empire, mais l'idée émerge cependant d'une mutation socio-économique du monde artisanal qui verrait succéder aux petites structures éclatées du haut Empire, de grands ateliers ou groupes d'ateliers à large diffusion. Cette dimension régionale irait de pair avec la convergence du répertoire des formes, le choix de privilégier les argiles kaolinitiques, la prépondérance progressive de la cuisson réductrice qui voit s'imposer la vaisselle grise.

La tradition gallo-romaine domine jusqu'au milieu du VI^e s., dans les ateliers méridionaux autant que dans la production saônoise de vaisselle bistre, cette dernière demeurant étonnamment fidèle à la cuisson oxydante jusqu'au VIII^e s. Loin d'introduire une note exotique, ces importations bourguignonnes ne font qu'étoffer la tradition antique au sein de laquelle elles puisent l'essentiel de leur répertoire.

Hors de quelques ports et sites urbains où s'imposaient les vaisselles importées, c'est donc un Midi bien peu méditerranéen qui apparaît à travers la céramique commune de l'Antiquité tardive, bien plus empreinte de modèles assimilés de longue date que d'imitations des modèles africains, pourtant largement diffusés. Arguerai-je de ce fait pour opérer une double lecture de la consommation céramique en distinguant ce qui sur la table manifestait une certaine *romanitas*, à travers les grands plats de service décorés, africains d'abord puis imités par les productions DSP, et ce qui à la cuisine permettait cuisson et préparation "à la gauloise" ? Dans ce perpétuel mouvement d'acculturation, je ne saurais m'en tenir à l'opposition traditionnelle du frit et du bouilli, les deux cuisines pouvant se rejoindre au moment du service. Friture méditerranéenne ou bouilli gaulois ? S'il faut choisir je prends les deux, comme lorsque dans ma cuisine je prépare une Gardiane pour les amis à qui l'on n'en conte pas : après avoir frit à la sauteuse, la viande de taureau de Camargue doit bouillir puis mijoter des heures durant au fond de la cocotte ! Depuis l'adoption de formes hellénistiques au deuxième âge du Fer, l'évolution de la vaisselle culinaire montre que les deux pratiques se côtoient sans s'exclure. A rebours, la meilleure illustration en est donnée par la céramique bistre qui, sortie des ateliers de la Saône, donna au Midi ses derniers mortiers d'inspiration méditerranéenne, au VII^e siècle, alors que les ateliers locaux n'en produisaient plus. Alors seulement, lorsque les formes ouvertes disparurent, s'effaça la possibilité de marier les deux cuissons : le bouilli à nouveau l'emportait, pour de longs siècles.

Un autre mouvement se dessine dans le même temps avec le basculement de l'aire d'approvisionnement en produits lointains. Si les importations septentrionales furent longtemps restreintes à quelques unités, une céramique d'Argonne à Marseille, deux seulement à Lyon, quelques pièces de métallescente en Arles, Loupian ou à Rodez, ces arrivages crurent à mesure que faiblissaient les flux maritimes, à l'exemple des produits de Sevrey et peut-être des importations franques de vases biconiques. Contre la thèse ancienne de Pirenne sur le déplacement du centre économique de la Méditerranée vers l'Europe occidentale, l'évolution ne semble pas avoir attendu Mahomet...

Sensiblement accrues mais encore lacunaires, les données et leur cartographie ne tranchent pas le débat : du moins les questions élargissent-elles le cadre.

Bibliographie

- ALCAMO 1983 : J.C. Alcamo, *Essai théorique sur la dénomination des productions de poterie céramique commune*, Diplôme de l'E.P.H.E., dactylographié, Paris, 1983.
- ALCAMO 1985 : J.C. Alcamo et C.H. Lagrand, Aspects de la vaisselle céramique d'usage courant des Aures aux VI-VII^{ème} s., *Gallia*, 43, 1985-1, p.194-209.
- AYALA (G.) 1996.— Un lot de céramique du bas-empire sur le site du Bivan (L'Albenc, Isère), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 27-28, 1994-1995, p. 253-268.
- AYALA (G.) 2000.— Lyon Saint-Jean : évolution d'un mobilier céramique au cours de l'Antiquité tardive, *Revue Archéologique de l'Est*, 49, p. 207-247.
- BACH (S.), BOUDARTCHOUK (J.-L.), 1998.— La nécropole franque de L'isle-Jourdain, *La datation des structures et des objets du haut Moyen Age : méthodes et résultats*, actes des 15^e journées internationales d'Archéologie Mérovingienne, Saint-Germain-en-Laye, 1998 , p. 213-232.
- BARBERAN (S.), POMAREDES (H.), 2000.— L'atelier de la Quintarié à Clermont-l'Hérault: un centre de production des dérivées-des-sigillées paléochrétiennes (DS.P.) et de céramiques communes, *SFECAG, Actes du Congrès de Cognac*, p. 401-423.
- BARBERAN (S.), FABRE (L.), MAUFRAS (O.), PETITOT (H.), POMAREDES (H.), SAUVAGE (L.), THERNOT (R.), 2002.— Les *villae* de la Ramière à Roquemaure, Gard, *Archéologie du TGV Méditerranée*, Monographies d'Archéologie Méditerranéenne, 10, 2002, p. 889-919.
- BÉRATO (J.) 1998.— Note sur la céramique modelée du haut Moyen Age dans le Var, *Bulletin Archéologique de Provence*, 27, 1998, p. 53-61.
- BERATO (Jacques), 2003.— Les céramiques communes tournées à pâte grise et brun de l'Antiquité tardive et du Haut Moyen Age à Saint-Martin, Taradeau, Var, *Revue du Centre Archéologique du Var*, 2003, p. 146-163.
- BONIFAY (M.), CARRE (M.-B.), RIGOIR (Y.) dir., 1998.— *Fouilles à Marseille. Les mobiliers (Ier-VII^e s. ap. J.-C.)*, Etudes Massaliètes 5, 1998, 433 p.
- BOUDARTCHOUK (J.-L.), LLECH (L.), 1993.— Evolution de la céramique de la fin du III^e siècle au VII^e siècle sur le forum de Rodez, *Vivre en Rouergue, Cahier d'Archéologie aveyronnaise*, 7, p. 150-168.
- BOUDARTCHOUK (J.-L.), 1999.— Premier bilan sur la céramique de la fin de l'Antiquité et du début du haut Moyen Age du ruinforme de Montpellier-le-Vieux, *Vivre en Rouergue, Cahier d'Archéologie aveyronnaise*, 13, p. 111-120.
- BOURGEOIS (A.), 1979.— La diffusion de la céramique paléochrétienne grise et orangée dans les Grands Causses, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 12, 1979, p. 201-251.
- CARME (R.), PEDOUSSAUT (L.), 2003.— Le mobilier céramique du sud du Rouergue, quelques ensembles (V-VII^e siècle), *L'époque mérovingienne en Midi-Pyrénées. Etat de la question et perspectives*, Programme Collectif de Recherche, rapport, Toulouse, 2003, p. 273-322.
- CATALO (J.), FOY (D.), LLECH (L.) 1999.— Mobilier de la fin de l'Antiquité et du haut Moyen Age, à Toulouse sur le site du Donjon du Capitole, *Archéologie Médiévale*, 28, 1998, p. 1-31.
- C.A.T.H.M.A., 1986: La céramique du haut Moyen Age en France méridionale : éléments comparatifs et essai d'interprétation, *La ceramica medievale nel mediterraneo occidentale*, Florence, 1986, p.27-50.
- C.A.T.H.M.A., 1991.— Importations de céramiques communes méditerranéennes dans le Midi de la Gaule (Ve-VII^e s.), *A cerâmica medieval do Mediterrâneo ocidental* (Lisbonne, 16-22 novembre 1987). Mertola, Campo archeologico de Mertola, 1991, p. 27-48.

C.A.T.H.M.A., 1993.— Groupe C.A.T.H.M.A.-Languedoc, Céramiques languedociennes du haut Moyen Age (VIIème-XIème s.), *Archéologie du Midi Médiéval*, 11, 1993, p. 111-228.

C.A.T.H.M.A., 1997.— Céramiques languedociennes du haut Moyen Age (VIIème-XIème s.): essai de synthèse à partir des acquis récents, *La céramique médiévale en Méditerranée*, Actes du 6e congrès, Aix-en-Provence, 1997, p. 103-110.

CHATELET (M.), 2003.— Le peuplement du sud du Rhin supérieur entre la fin du Ve et le milieu du VIIe siècle. Le témoignage de la céramique, *Burgondes, Alamans, Francs et Romains dans l'Est de la France, le Sud-Ouest de l'Allemagne et la Suisse (Ve-VIIe siècle après J.-C.)*, Actes des XXIe journées internationales d'Archéologie Mérovingienne, Besançon, 20-22 octobre 2000, Besançon, p. 221-241.

CONGES (G.), LEGUILLOUX (M.), 1991.— Un dépotoir de l'Antiquité tardive dans le quartier de l'Esplanade à Arles, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 24, p. 201-234.

DAVID-ELBIALI (M.), PAUNIER (D.) dir., 2002.— *L'éperon barré de Châtel d'Arrufens (Montricher, canton de Vaud)*, Lausanne, 230 p.

DELOR-AHU (A.), SIMONIN (O.), à paraître.— L'atelier de potier des Tupiniers, Sevrey (Saône-et-Loire), *Revue Archéologique de l'Est*, (à paraître en 2005).

DEMIANS d'ARCHIMBAUD (G.) dir. 1994. — *L'occupation de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age à Saint-Blaise (Bouches-du-Rhône). Les fouilles 1980-1985 et leur apport.*, Documents d'Archéologie Française n°4.

DICOCER 1993.— *Dicocer. Dictionnaire des Céramiques Antiques en Méditerranée nord-occidentale (Provence, Languedoc, Ampurdan)*, M. Py dir., Lattara 6, Lattes, 1993, 624 p.

DIEULAFAIT (Ch.) et alii, 1996.— Céramiques tardives en Midi-Pyrénées. Premières approches, *Aquitania*, XIV, p. 265-271.

DUBY (G.) 1969.— *Guerriers et paysans*, Paris, 1969; réédition de 1996 dans *Féodalité*, Quarto Gallimard.

FAURE-BOUCHARLAT (E;) dir., 2001.— *Vivre à la campagne au Moyen Age. L'habitat rural du Ve au XIIe s.*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, 21, 430 p.

GAGNIERE (S.), 1965.— Les sépultures à inhumation du IIIe au XIIIe s. de notre ère dans la basse vallée du Rhône, *Cahiers Rhodaniens*, 12, p. 53-110.

GARNIER (B.), GARNOTEL (A.), MERCIER (C.), RAYNAUD (Cl.), 1995. — De la ferme au village: Dassargues du Ve au XIIe siècle (Lunel, Hérault), *Archéologie du Midi Médiéval*, 13, 1995, p. 1-78.

GÉNIN (M.) à paraître.— Céramiques tardives du site de Cieutat à Eauze (Gers).

GINOUVEZ (O.) et al., 1997.— Les fouilles de l'Hôtel-Dieu de Narbonne, *Bull. de la Commission Archéologique de Narbonne*, 47-48, 1996-1997, p. 115-186.

HALDIMANN (M.-A.), 1994.— Le haut Moyen Age : une continuité méconnue ?, *Keramik zwischen den Epochen. Funktion - Formenwandel - Technik*, Bern, p. 56-63.

HORRY (A.) 2000.— Lyon-Presqu'île: contribution à l'étude des céramiques du haut Moyen Age, *Archéologie du Midi Médiéval*, 18, p. 1-26.

LAROCHE (C.), THEOLAS (D.) 2003.— Saint-romain-de-Jalionas (Isère), la villa du Vernai. Etude comparative de deux contextes, *SFECAG, Congrès de Saint-Romain-en-Gal*, p. 71-90.

MANI (C.) à paraître.— La "céramique bistre" dite de Sevrey (Saône-et-Loire) : caractérisation et étude de diffusion d'une production du haut Moyen Age. *Revue archéologique de l'Est*, t. 53, 2004, p. 189-219 (sous presse).

MANNIEZ (Y.) et MATHIEU (V.) 1998.— La récente découverte d'une installation de l'antiquité tardive sur le site d'Ambrussum (Villetelle, Hérault), *Revue Archéologique de Narbonnaise*, 31, p. 193-215.

- MAUNE (S.) 1998.— La céramique commune réductrice tardive du Languedoc occidental (Ve-VIe s.), *Etudes Héraultaises*, 28-29, 1997-1998, p. 9-15.
- MONTEIL (M.) 1993.— *Les fouilles de la ZAC des Halles à Nîmes (Gard)*, Bulletin de l'Ecole Antique de Nîmes, supplément 1, 322 p.
- ODIOT (T.) dir. 1992.— *D'Augusta Tricastinorum à Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme)*, Documents d'Archéologie en Rhône-Alpes, 7, 223 p.
- OLCESE (G.), 1989.— La ceramica comune di Albintimilium : notizie preliminari sull'indagine archeologica e archeometrica, *RSL*, Anno LV, 1-4, 1989, p. 149-228.
- OLCESE (G.), 1992.— La produzione ceramica ad "Albintimilium" (Liguria) in epoca tardo romana: analisi chimiche e mineralogiche, *La ceramica invetriata tardoantica e altomedievale in Italia*, Atti del Seminario di Siena, Firenze, 1992, p. 621-636.
- PAUNIER (D.) 1981.— *La céramique gallo-romaine de Genève*, Genève-Paris.
- PARODI (A.), RAYNAUD (Cl.), ROGER (J.-M.), 1987.— La Vaunage du III^e au milieu du XII^e s. Habitat et occupation des sols, *Archéologie du Midi Médiéval*, 5, 1987, p.3-59.
- PASQUALINI (M.), TREGLIA (J.-Ch.), 2003.— La céramique commune du gisement sous-marin de l'anse Gerbal (Port-Vendres), *Archéologie du Midi Médiéval*, 21, 2003, p. 3-32.
- PELLECUER (Ch.) 2000.— *La villa des Près-Bas (Loupian, Hérault) dans son environnement. Contribution à l'étude des villae et de l'économie domaniale en Narbonnaise*, thèse de doctorat, Université de Provence, 2 vol.
- PELLEGRINO (E.) 2001.— La céramique commune romaine d'époque romaine dans le département des Alpes-Maritimes, *SFECAG*, Actes du Congrès de Lille-Bavay, p. 445-464.
- PELLEGRINO (E.) 2002.— Les céramiques du Montet (Gourdon, Alpes-Maritimes). Un ensemble caractéristique de l'extrémité orientale de la Narbonnaise antique, IIe s. av. J.-C.-Ve s. apr. J.-C., *SFECAG*, Actes du Congrès de Bayeux, p. 357-376.
- PELLEGRINO (E.), 2003.— Le matériel de l'Antiquité tardive issu de sondages anciens à Saint-Veran, Cagnes-sur-Mer (A.-M.) Indices de production de céramiques communes en Provence Orientale, *Archéologie du Midi médiéval*, tome 21, 2003, p. 234-244.
- PELLETIER (J.-P.) et alli, 1995.— Les productions de poterie dans l'aire marseillaise et du Pays d'Apt au cours de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age, *Ve colloque international sur la céramique médiévale méditerranéenne*, Rabat 1991, Rabat, 1995, p. 111-118.
- PELLETIER (J.-P.), 1997.— Les céramiques communes grises en Provence de l'Antiquité tardive au XIII^e s., *Les céramiques médiévales en Méditerranée*, Actes du VI^e congrès de l'AICM2, Aix-en-Provence (13-18 novembre 1995), Aix-en-Provence, 1997, p. 111-124.
- PELLETIER (J.-P.) et alli, 1991.— Poterie, métallurgie et verrerie au début du VI^e s. à Gardanne (Bouches-du-Rhône), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 14, p. 277-350.
- PELLETIER (J.-P.) et alli, 2000.— Eyguières : l'occupation du site Saint-Pierre 1, de l'âge du fer au Xe s. et premières études des céramiques, *milieu et société dans la vallée des Baux*, Revue Archéologique de Narbonnaise, p. 275-328.
- PERNON (J. et Ch.), 1990.— *Les potiers de Portout. Productions, activités et cadre de vie d'un atelier au Ve siècle ap. J.-C. en Savoie*, *RANarb*, supplément 20, 1990, 220 p et 47 pl.
- PITON (D.), SCHULER (R.), 1981.— La nécropole de Nouvion-en-Ponthieu (Somme), IV^e-VII^e siècle, *Cahiers Archéologiques de Picardie*, 8, p. 219-284.
- PONS (F.), 1998.— Une nécropole de l'Antiquité tardive: Saint-Laurens, Castres (Tarn), *Aquitania*, XV, p. 245-264.

- PUJOL (J.), 1996.— La grotte-sanctuaire de l'Ourtiguët, Sainte-Eulalie-de-Cernon, *Cahier d'Archéologie Aveyronnaise*, 10, 1996, p. 1333-162.
- RAYNAUD (Cl.), 1982.— Un atelier de potiers du IV^e siècle après J.-C. à Générac (Gard). *Revue Archéologique de Narbonnaise*, XV, p. 325-350.
- RAYNAUD (Cl.) 1983.— Note sur la démolition de monuments funéraires à Nîmes au IV^e siècle, *Archéologie en Languedoc*, 5, 1982-1983, p. 135-148.
- RAYNAUD (Cl.) 1984a.— *L'habitat rural romain tardif en Languedoc oriental*, thèse de III^e cycle en histoire, Montpellier, 1984.
- RAYNAUD (Cl.) 1984b.— Le quartier sud de l'agglomération antique de Lunel-Viel (Hérault), *Documents d'Archéologie Méridionale*, 7, 1984, p. 121-147.
- RAYNAUD (Cl.) 1990. — *Le village gallo-romain et médiéval de Lunel-Viel, les Fouilles du Quartier ouest*, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, Les Belles Lettres, Paris, 1990 (contributions de L. Chabal, P. Columbeau, M.-F. Diot et al.).
- RAYNAUD (Cl.), 1993b.— Céramique commune à pisolithes du Languedoc oriental, *Dicocer, Dictionnaire des céramiques antiques en Méditerranée nord-occidentale*, M. Py dir., Lattes, p. 527-531.
- RAYNAUD (Cl.), 1993.— Céramiques communes méditerranéennes tardo-romaines, *Dicocer, Dictionnaire analytique des formes céramiques antiques (du VII^e av. notre ère, VII^e apr. notre ère)*, Lattara 6, 1993, p. 363-366.
- RAYNAUD (Cl.) dir. à paraître.— Les nécropoles de Lunel-Viel du IV^e au XVI^e s., à paraître en Supplément à la *Revue Archéologique de Narbonnaise*.
- RENIMEL (S.) 1974.— *L'atelier céramique de Sevrey (IX^e-XI^e siècles). Un millénaire de tradition céramique en Chalonnais*, Publication de la Société d'Histoire et d'Archéologie, Chalon-sur-Saône.
- RIVET (L.) 1990.— les céramiques, in. Fixot (Michel), *Le site de Notre-Dame d'Avinionet à Mandelieu*, Paris, 1990, 243 p. (Monographie du CRA n° 3).
- ROBIN (K.), CHAMBON (M.-P.), 2002.— La Martinière (Deux-Sèvres) : un atelier de potiers du Bas-Empire, *Aquitania*, XVIII, p. 343-371.
- SEILLIER (Cl.), 1986.— Développement topographique et caractères généraux de la nécropole de Vron (Somme), *Archéologie Médiévale*, 16, 1986, p. 7-32.
- TERES (P.), RIGOIR (Y.), 2001.— Saint-Frichoux, un site de l'Antiquité tardive à Tuchan (Aude), *Archéologie en Languedoc*, 25, p. 81-119.
- SOLIER (Y.) dir., 1991.— *La basilique paléochrétienne du Clos de la Lombarde à Narbonne*, *Revue Archéologique de Narbonnaise*, supplément 23, 323 p.
- THIRIOT (J.), 1986.— La production de la céramique commune grise du haut Moyen Age en Uzège et Bas-Rhône : état de la question, *La ceramica medievale nel Mediterraneo occidentale*, Actes du Congrès de Sienne, Florence, 1986, p.235-250.
- TREGLIA (J.-Chr.) 2004.— Céramiques de l'Antiquité tardive et du haut Moyen Age dans le delta du Rhône. Nouvelles données, *Delta du Rhône, Camargue antique et médiévale*, Bulletin Archéologique de Provence, supplément 2, p. 205-216.
- VALLAURI (L.), 1994.— La céramique commune importée, in : D'Archimbaud 1994, p. 116-132. (DAF n° 27)

Figures

1. Typologie synoptique de quelques céramiques de Gaule méridionale (DAO M. Ott).

2. Aires de diffusion des céramiques communes de la Gaule Narbonnaise et du couloir Saône-Rhône (Cl. Raynaud del., DAO M. Ott).